Histoire de la France féodale

Histoire de la France féodale

Dominique Barthélemy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1958>

DOI : 10.4000/ashp.1958

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 204-206

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Dominique Barthélemy, « Histoire de la France féodale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 148 | 2017, mis en ligne le 25 septembre 2017, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1958> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1958>

HISTOIRE DE LA FRANCE FÉODALE

Directeur d'études : M. Dominique BARTHÉLEMY,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2015-2016 : I. *La chevalerie française, confrontée à d'autres élites guerrières (X^e-XIII^e siècles)*. — II. *Questions diverses*.

La première conférence examine des pages de Dudon de Saint-Quentin, Guillaume de Jumièges et Orderic Vital, sur les faits d'armes de chevaliers normands et de diverses régions de France, puis les confrontations avec les Turcs à Dorylée et Antioche (1097, 1098) durant la première croisade, notamment d'après les récits de Raoul de Caen, enfin les témoignages byzantins sur les Francs, dans les chroniques de Jean Skylitzès, Nicéphore Bryennios et Anne Comnène et à l'aide des travaux de Jean-Claude Cheynet et de Jonathan Shepard.

Cette conférence se prolonge à travers : 1) une séance sur les origines de l'héraldique, avec un exposé de Jean-François Nieus (Belgique) suivi des commentaires de Michel Pastoureau, 2) une intervention de Madame Claire Lamy, maître de conférences à l'université de Poitiers sur les duels et ordalies en pays de Loire au XI^e siècle, 3) des journées d'études sur les guerres d'évêques (10 février 2016, avec les professeurs Alain Marchandise [Belgique] et Rolf Grosse [Allemagne], ainsi que Sébastien Fray et Remi Roque), et sur l'adoubement avec les professeurs Philippe Contamine, Werner Paravicini (Allemagne), coorganisateur, Michel Pastoureau, Martin Aurell, ainsi que Miguel Aguiar (Portugal).

La deuxième conférence s'intéresse à la légende du roi retirant sa couronne en faisant mine de la remettre en jeu dans les mains de ses barons ou devant eux, au seuil de la bataille de Bouvines. Cette légende est singulière, même si sa relation avec les codes spécifiques de l'interaction féodale, propres à l'Europe postcarolingienne, ne fait aucun doute. Mais comment et pourquoi a-t-elle été élaborée, apparaissant vers 1260 dans les chroniques du « ménestrel » de Reims et de Richer de Senones indépendantes l'une de l'autre ? Et sous quelle forme, par quelle voie a-t-elle cheminé jusqu'à l'historiographie moderne (Mézeray, 1646 et tous ceux qui l'ont repris jusqu'en 1879) ? Cette légende et son histoire ont intrigué le directeur d'études et il s'est livré livré, en en discutant plusieurs fois avec Xavier Hélary, à une enquête assez longue, dont il expose en séminaire les premiers résultats.

Au Moyen Âge la version la plus répandue de cette légende a été celle de la chronique de Reims. Son chapitre de Bouvines accommode à la manière d'une chanson de geste des éléments tirés de Guillaume le Breton : il est axé sur une haine mortelle entre Renaud de Boulogne et Gaucher de Saint-Pol (Natalis de Wailly, éd., *Récits d'un ménestrel de Reims au treizième siècle*, Paris, 1876, 280-283, p. 146-148, traduction et commentaire de Marie-Geneviève Grossel, *Les récits d'un ménestrel de Reims*, Presses universitaires de Valenciennes, 2002, p. 187-199). La scène et le dialogue entre le roi et les barons ne sont ici qu'un moment assez bref, avec d'abord et

essentiellement la scène des soupes ; c'est ensuite seulement, alors que l'allégeance des barons lui est déjà bien confirmée, que le roi leur propose de transférer sa couronne à l'un d'eux s'il s'en trouve meilleur que lui - une offre à laquelle ils ne peuvent évidemment que se récrier.

Cette scène des soupes et ce dialogue sur la couronne sont recopiés ou résumés plusieurs fois à la fin du Moyen Âge. Mais ils n'entrent pas dans les *Grandes chroniques de France*. Pour l'introduire dans son *Histoire de France*, en 1646, on sait peu que Mézeray a suivi l'humaniste italianisant de 1578 Papyre Masson (*Annalium libri quatuor quibus res gestae Francorum explicantur*, Paris, 1578, p. 298) qui a trouvé la légende ainsi refaçonée dans l'*Istoria fiorentina* de Ricordano Malaspini, en italien, dont la critique, aujourd'hui encore, se demande si elle se place en amont (fin XIII^e siècle) ou en aval (fin XIV^e) de la *Nuova Cronica* de Villani (interrompue en 1348), l'une et l'autre fournissant exactement le même texte. Chez eux comme dans un autre texte toscan, dû à Thomas dit « de Pavie » (1278), le motif de la couronne retirée, et ici déposée devant les barons, est devenu central dans le récit, d'ailleurs bref, de Bouvines. Mais Thomas a transformé le récit rémois ou utilisé d'autres sources, tandis que les chroniques florentines ont simplement ajouté à la chronique de Reims l'autel, en retranchant à la fois les soupes et le discours d'esprit féodal, donc tout ce qui précédait et relativisait la fausse démission royale. Dès lors, la scène de la couronne a pris un tour presque antiquisant. Reprise à Mézeray par Velly et Anquetil, cette légende inspire un tableau célèbre d'Horace Vernet (1827) et suscite alors une dénonciation par Augustin Thierry comme d'un « scandale historique »

Vouloir la réhabiliter au premier degré serait tout à fait vain, mais naturellement, l'intérêt de cette légende renaît quand on s'intéresse, à l'exemple de Bernard Guenée, aux enjeux de l'historiographie. Elle m'inspire notamment trois observations :

1) La légende de la couronne détone évidemment, comme le soulignait Augustin Thierry, par rapport à ce que les auteurs vraiment contemporains de la bataille en font connaître. Mais détone-t-elle tant que cela sur les autres « mémoires » ? En tant que légende elle rencontre l'attente des auditeurs de 1260, déjà imprégnés d'une thématique de Bouvines qu'elle reprend et transforme à sa manière.

La bataille de Bouvines a laissé un souvenir très marquant. Mais il sied bien à un Capétien d'être un roi de très chrétienne humilité. Ce qui conduit peu à peu à introduire et amplifier des scènes d'appel au conseil et à l'aide, juste avant la bataille, parfois pathétiquement. Dès la *Relation de Marchiennes*, le roi aurait été « humble et habile ». Il y a des prières à Dieu et à saint Denis dans Philippe Mousket, suivies d'effusions avec les chevaliers de l'hôtel. C'est toute l'image d'une royauté consensuelle, portée par un mouvement d'opinion, qui se précise ainsi dans le dossier de Bouvines. Souvent aussi Philippe Auguste y appelle à défendre « la couronne » c'est-à-dire quelque chose de plus grand que lui, selon une formulation proche de celles de ses chartes.

2) La nouveauté avec la légende de 1260, c'est que l'humilité du roi perd largement sa connotation religieuse et s'adresse aux barons, dans une confrontation où la couronne fait matériellement irruption à Bouvines. Or il existe une durable singularité dans la liturgie française du sacre, moins remarquée que la Sainte Ampoule, et c'est le soutien de la couronne du roi par les pairs de France (ainsi que de la couronne de

la reine par des barons et des dames) qui apparaît bien dans les trois *ordines* du sacre royal rédigés au temps de saint Louis et semble y représenter une innovation. Ce sera dès lors une véritable spécificité française. Tout se passe comme si le développement de ce rituel singulier avait suggéré la légende singulière de la couronne, ambiguë comme lui.

3) La légende de la couronne, surgissant au milieu de 1260 dans la chronique de Reims, et au même moment dans celle de Senones, ne résonne-t-elle pas comme une protestation contre l'exercice solitaire du pouvoir auquel se livre Louis IX, à partir de 1254 ? Il a heurté parfois les barons dans son entreprise réformatrice, et il a soutenu contre eux une très vive tension à propos du procès d'Enguerran IV de Coucy, dans l'été de 1259. L'excès d'humilité du roi de Bouvines viendrait ici comme une compensation imaginaire à l'autoritarisme de saint Louis aux yeux de ses barons.

Le lien avec le procès de 1259 devient encore plus vraisemblable, lorsqu'on s'avise de la place que tient soudain, chez le « ménestrel » comme chez Richer, le père homonyme du jeune baron, Enguerran III de Coucy. Sa présence effective à Bouvines avait été jusque là dans les récits passée sous silence, ou (une fois) mentionnée d'un mot, et la voilà qui se fait soudain spectaculaire. À en croire le Ménestrel de Reims, il aurait été le premier à dire au roi sa fidélité et son ardeur à combattre, devant même Gaucher de Saint-Pol pour se saisir de la première soupe. À en croire Richer de Senones, il aurait usurpé le rôle du plus prestigieux chevalier de l'hôtel du roi, Guillaume des Barres : c'est lui qui serre de près l'empereur, il le capturerait si soudain il ne lui fallait courir à la rescousse de l'aïeul de Louis IX, piteusement jeté à terre. On ne saurait mieux rappeler, de manière presque provocante, au Capétien ce qu'il doit au père du baron qu'il maltraite, et lui dire que seul, sans le baronnage, il ne serait rien.